

Et Dieu vit que cela était bon

La vision théologique de la création
dans la tradition orthodoxe

Traduit par
JEAN-FRANÇOIS COLOSIMO

LES ÉDITIONS DU CERF

(conférence 2016 11 Ya(c))

En lisant le livre de
la nature

Alors que le III^e siècle touchait à sa fin, saint Antoine d'Égypte, le père du monachisme, s'attacha à décrire la nature comme un ouvrage qui nous instruit sur la beauté de la création divine : « Mon livre n'est autre que l'univers ; en lui, je lis les œuvres de Dieu. » La prodigieuse compilation spirituelle qui porte le titre de *Philocalie* se souviendra d'Antoine comme disant : « La création proclame à pleine voix Celui qui est son auteur et son seigneur. » C'est ainsi que la théologie et la spiritualité orthodoxe comprennent l'environnement. Il est, comme y insisterait saint Maxime le Confesseur au VII^e siècle, une dimension sacramentelle inhérente à la création. Le monde en sa totalité, observerait-il, compose une « liturgie cosmique ». Car, selon les mots mêmes de saint Maxime :

L'univers constitue un livre sacré dont les lettres et les syllabes sont les éléments universels

9

Et Dieu vit que cela était bon

du créé ; de même que l'Écriture constitue un univers mirobolant, fait du ciel, de la terre et de tout ce qui repose entre les deux.

Qu'en est-il, dès lors, de la vision théologique et liturgique du monde qui est celle de l'orthodoxie ?

Lorsque j'étais enfant et que j'accompagnais le prêtre de notre village pour quelque célébration dans l'une ou l'autre des chapelles reculées que compte mon île natale d'Imbros en Turquie, le lien entre la magnificence des paysages montagneux et la splendeur des offices liturgiques se faisait flagrant. C'est que l'environnement confère un point de vue agrandi, panoramique, du monde. La beauté de la nature suscite le plus souvent une vision plus ouverte de la vie et de l'univers, à l'instar de celle que procure, si l'on veut, un cadrage de grand-angle sur un appareil photographique. Vision qui, ultimement, nous détourne nous autres, êtres humains, du fait d'user et d'abuser des ressources naturelles de manière égoïste et mesquine.

Toutefois, afin que nous puissions atteindre un tel stade de maturité et de dignité à l'égard de l'environnement, il est nécessaire que nous

En lisant le livre de la nature

prenions le temps d'écouter la voix de la création. Et pour ce faire, nous devons d'abord nous rendre silencieux. La vertu de savoir se taire est sans doute la qualité humaine que la *Philocalie* place au plus haut. Le silence, phénomène essentiel, revêt en effet une importance capitale pour le développement d'un éthos environnemental harmonieux comme alternative à la relation que nous entretenons aujourd'hui avec la terre et à la dilapidation que nous exerçons des ressources naturelles. Les *Sentences des Pères du désert* rapportent au sujet d'Abba Chaeremon, un moine du IV^e siècle, qu'il bâtit volontairement sa cellule « à une soixantaine de kilomètres de la première église et à une quinzaine de kilomètres du premier point d'eau » afin que ses astreintes quotidiennes lui deviennent un tant soit peu une occasion de lutter. Aujourd'hui encore, en Turquie, à Heybeliada, ou Halki, l'une des îles des Princes dans la Mer de Marmara, toute circulation de voiture est proscrite.

En faisant silence donc, nous apprendrons à percevoir comment « les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament annonce l'ouvrage de ses mains » (Ps 19, 1). L'antique

11

liturgie de saint Jacques, que l'on célèbre seulement deux fois l'an dans les églises orthodoxes, affirme la même conviction :

Les cieux chantent la gloire du Très-Haut, tandis que la terre proclame la domination de Dieu, la mer claironne la puissance du Seigneur et toute créature matérielle et immatérielle prêche sa magnificence en tout temps.

Quand Dieu parla à Moïse depuis le buisson ardent, cette adresse advint par une voix silencieuse, comme nous le fait savoir saint Grégoire de Nysse dans son œuvre mystique fondamentale, *La Vie de Moïse*. Pour saint Grégoire, nous pouvons discerner la présence de Dieu simplement en contemplant ou en écoutant la création. La nature est de la sorte un livre grand-ouvert à tous et dans lequel tous peuvent lire et apprendre. Chaque plante, chaque animal, chaque organisme microscopique dévoile un récit, déploie un secret, dénote une extraordinaire cohérence et élégance, qui sont interdépendants et complémentaires. Tout converge vers la même rencontre et le même mystère.

Le même flux de communication et prodige de communion se découvre dans les galaxies où les myriades d'étoiles laissent également voir la même beauté mystique et le même ordre mathématique de l'interrelation. Nous n'avons nul besoin d'une telle appréhension pour croire en Dieu ou pour prouver supposément son existence. Nous en avons besoin pour respirer ; nous en avons besoin pour simplement être. La coexistence et la corrélation dans notre monde entre l'infini sans limite et la plus insignifiante des choses finies tissent une concélébration de joie et d'amour.

Il est malheureux que nous traversions nos vies sans même noter le concert environnemental qui se joue au dehors de nous, à l'entour de nous, devant précisément nos yeux et nos oreilles. Au sein de cet orchestre, le plus menu détail joue un rôle crucial et chaque élément banal prend une part essentielle. Aucun de ses membres, humain ou autre qu'humain, ne peut en être retiré sans que l'entière symphonie n'en soit altérée. Aucun arbre, aucun animal ne peut en être ôté sans que la représentation totale ne s'en trouve profondément mutilée, si ce n'est

anéantie. Quand commencerons-nous enfin à apprendre et à enseigner l'alphabet de ce langage divin si mystérieusement caché dans la nature ?

La théologie orthodoxe et l'environnement

Dans sa principale proclamation et profession de foi, connue comme le credo de Nicée-Constantinople, l'Église orthodoxe confesse « un seul Dieu qui a fait le ciel et la terre, les choses visibles et invisibles ». Aussi, l'approche de l'environnement qui est celle du christianisme orthodoxe découle-t-elle de la croyance fondamentale que le monde a été créé par Dieu. Les Écritures, juives et chrétiennes, déclarent que « Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon » (Gn 1, 31). En fait, le mot grec pour « bon » renvoie à la beauté et non pas simplement à la bonté : le monde fut créé beau par un créateur aimant.

C'est à cette foi première dans la sacralité et la beauté de la création que l'Église orthodoxe rattache la conception qui est la sienne, et qui ne lui est pas moins cruciale, de la transfiguration du cosmos. L'accent propre que lui confère la théologie orthodoxe, en le portant sur l'homme

et sur le monde, transparaît singulièrement dans son calendrier liturgique. La fête de la Transfiguration du Christ, célébrée le 6 août, marque la consécration de l'entière création qui, par-là, reçoit et offre un avant-goût de la résurrection finale et de la restauration de toutes choses dans le siècle à venir. Les *Homélies macariennes*, qui datent du ^{ve} siècle, soulignent la relation entre la transfiguration du Christ et la sanctification de la nature humaine :

Tout comme le Corps du Seigneur fut glorifié quand il monta [sur le Thabor] et fut changé en radiance et lumière infinie, de même notre nature humaine est transformée en puissance de Dieu, étant embrasée de feu et d'éclat [Homélie XV].

Pour autant, les hymnes chantés lors de la fête étendent cette lumière divine et cette puissance transformatrice à tout l'univers :

Aujourd'hui sur le mont Thabor, dans la manifestation de Ta Lumière, Ô Seigneur, Tu étais un avec la lumière du Père sans commencement. Nous avons vu le Père comme lumière et l'Esprit comme lumière guidant l'entière création dans la lumière.

De surcroît, la fête du Baptême du Christ, le 6 janvier, est dite la Théophanie, l'Épiphanie de Dieu, en ce qu'elle manifeste l'obéissance parfaite du Christ au commandement originel de la Genèse et rétablit la finalité du monde tel qu'il fut créé et voulu par Dieu. Les hymnes de ce jour proclament :

La nature des eaux est sanctifiée, la terre est bénie et les cieux illuminés, afin que par les éléments de la création, que par les anges, par les êtres humains, par les invisibles et les visibles, le Très Saint Nom de Dieu soit glorifié.

L'amplitude et la profondeur de la vision cosmique de l'orthodoxie requièrent que l'humanité vaille pour partie dans cette « théophanie » qui dépasse inmanquablement toute forme d'individuation. La race d'homme joue certes un rôle unique, garde une responsabilité unique, mais elle n'en est pas moins qu'une part de l'univers en ce qu'elle ne peut être ni conçue, ni considérée à part de l'univers. Comme le dira saint Maxime : « Les êtres humains ne sont pas isolés du reste de la création. Ils sont liés, par leur nature même, à la totalité de la création. »

L'environnement naturel qui est le nôtre cesse par-là d'être ce presque-rien que nous objectivons froidement, que nous exploitons égoïstement, pour se faire à son tour une part de la « liturgie cosmique », de la célébration de l'interrelation et de l'interdépendance essentielles de toutes choses. Éclairage en vertu duquel, Dostoïevski, dans son chef-d'œuvre *Les Frères Karamazov*, nous exhorte de la sorte :

Aime toute la création de Dieu, tout d'elle et chaque grain de sable, aime chaque feuille, chaque rayon de la lumière de Dieu, aime les animaux, aime les plantes, aime toutes choses. Si tu aimes tout, tu percevras le mystère divin dans les choses.

Selon la Révélation, la création, dans sa dimension physique et matérielle, fut octroyée par Dieu à l'humanité comme une gracieuseté, assortie du commandement de servir et de préserver la terre (Gn 2, 15). Néanmoins, le premier homme et la première femme mésusèrent du don de la liberté, préférant se détacher du Dieu donateur pour s'attacher à la donation de Dieu. La double relation de l'humanité à Dieu

et à la création en fut dénaturée et l'humanité n'eut plus de cesse que d'user et de consumer les ressources de la terre. Ainsi, la béatitude humaine qui jaillissait de l'amour entre Dieu et l'humanité ayant fini par se tarir, l'humanité chercha à combler ce vide en puisant dans le créé, et non plus en retirant de son Créateur la béatitude qui lui faisait désormais défaut. D'un utilisateur reconnaissant, l'homme devint un abuseur avaricieux. Pour amender cette situation, les êtres humains sont appelés à revenir à un mode de vie « eucharistique » et « ascétique », c'est-à-dire à être dans une attitude de gratitude, en rendant gloire à Dieu pour le don de la création, et de respect, en se montrant responsables au sein du réseau de la création.

Des êtres eucharistiques et ascétiques

Il est nécessaire et utile d'approfondir ces deux termes importants : « eucharistique » et « ascétique ». Ils sont tous deux d'origine comme d'usage théologique et l'Église est requise de les enseigner à ses élèves, de les prêcher à ses fidèles. Le champ du premier d'entre eux est aisé à délimiter. Le terme dérive du mot grec *eucharistia* qui signifie « merci », au sens de « rendre grâce », par lequel on entend également l'essence la plus intime du fait liturgique. Dans l'Église orthodoxe, la divine liturgie est aussi nommée la sainte ou sacrée Eucharistie. En appelant à un esprit eucharistique, l'Église orthodoxe nous rappelle que le monde créé ne se réduit pas nûment à une possession ou une propriété qui seraient nôtres, mais qu'il consiste plutôt en un trésor et un cadeau – un cadeau du Dieu créateur, un cadeau de guérison, un cadeau tout de merveille et de beauté. Aussi la réponse appropriée à la réception d'un tel don

Des êtres eucharistiques et ascétiques

renvoi à un sujet rationnel ou social : par-dessus tout, les êtres humains sont des créatures eucharistiques capables de gratitude et investies du pouvoir de bénir Dieu pour le don de la création. Encore une fois, le mot grec pour bénédiction – *eulogia* – implique que l'on a un bon mot à dire sur quelqu'un ou sur quelque chose ; c'est le contraire de maudire le monde. Les autres animaux expriment leur gratitude par le fait d'être ce qu'ils sont, de vivre leur milieu selon leur propre mode instinctif. Pour autant nous, êtres humains, nous avons ce sens de la conscience de soi que nous exerçons de manière intuitive et par-là, de manière consciente et délibérée, nous pouvons remercier Dieu pour le monde en exprimant une joie toute eucharistique. Sans cette faculté de rendre grâce, nous ne sommes pas authentiquement humains.

Un esprit eucharistique requiert également d'user des ressources naturelles dans un esprit reconnaissant, en les offrant en retour à Dieu avec discernement. En effet, nous n'avons pas à offrir que les ressources de la terre, mais également nous-mêmes. Dans le sacrement de l'e-

Et Dieu vit que cela était bon

est-elle de l'accepter et de l'embrasser avec gratitude et action de grâces.

Le fait de rendre grâce souligne la vision du monde sacramentelle de l'Église orthodoxe. Dès l'instant même de la création, le monde fut offert par Dieu comme un don devant être transformé et retourné en gratitude. C'est précisément ainsi que la spiritualité orthodoxe s'exempte de la problématique de la domination du monde par l'humanité. Car si le monde est un mystère sacré, cette certitude interdit, en soi, toute entreprise humaine visant à s'en rendre le maître. En effet, l'accaparement ou le contrôle des ressources de la planète s'assimilent plutôt au « péché originel » d'Adam qu'ils n'illustrent le don merveilleux de Dieu. Ils résultent de l'égoïsme et de l'avidité qui surgissent avec l'aliénation de Dieu et l'abandon de la conception sacramentelle du monde. Le péché sépare le sacré du profane, rejetant ce dernier dans le registre du mal et le réduisant à une proie à exploiter.

Rendre grâce est donc une caractéristique irréductible et incessible des êtres humains. L'humanité ne peut être définie par le simple

Et Dieu vit que cela était bon

charistie, nous rendons à Dieu ce qui est à lui, le pain et le vin, par et avec l'entière communauté qui s'offre elle-même en humble gratitude au Créateur. À cause de quoi, Dieu transforme le pain et le vin, c'est-à-dire le monde, en mystère de la rencontre. Nous tous et toutes choses représentons les fruits de la création qui, n'étant plus captifs du monde déchu, se trouvent restitués en tant que libérés, purifiés de leur état déchu, aptes à recevoir la divine présence au-dedans d'eux-mêmes.

Quiconque rend grâce expérimente du même coup la joie qui vient du ravissement que lui procure ce dont il est reconnaissant. Quiconque à l'inverse ne ressent pas le besoin de rendre grâce pour la merveille et la beauté du monde, qui fait montre au contraire d'égoïsme ou d'indifférence, ne pourra jamais expérimenter cette joie profonde ou divine mais n'éprouvera que peine attristée ou satisfaction inassouvie. Une telle personne ne fait pas que maudire le monde, elle expérimente le monde comme malédiction. C'est pourquoi certains qui ont beaucoup peuvent être si amers tandis que d'autres qui ont peu peuvent être si amènes.

Le second terme qui décrit la réponse humaine adéquate au don divin de la création est « ascétique ». Il dérive du verbe grec *askéo*, lequel signifie le traitement d'un matériau brut à force d'entraînement et de talent. C'est de là que provient l'« éthos ascétique » de l'orthodoxie qui encourage le jeûne et les disciplines spirituelles du même type. Ces pratiques nous font reconnaître que tout ce que nous prenons pour acquis relève de dons divins qui nous sont accordés pour satisfaire nos besoins à la condition qu'ils soient partagés équitablement par tous. Ils ne sont pas faits nôtres, toutefois, pour que nous en abusions et les dilapidions simplement parce que nous aurions le désir de les consommer ou la capacité de les payer.

L'éthos ascétique consiste dans l'effort discipliné de protéger le don de création et de préserver l'intégrité de la nature. C'est un combat pour l'autolimitation et l'autocontrôle par lequel, volontairement, nous ne consommons plus chaque fruit mais au contraire manifestons frugalité et abstinence envers certains fruits afin de priser tous les fruits. La protection et la limitation sont ensemble des expressions de l'amour

pour l'entière l'humanité et pour toute la création. Seul un tel amour peut prévenir le monde du gâchis irrationnel et de la destruction inévitable. À la fin des fins, de même que la vraie nature de Dieu est l'amour (1 Jn 4, 8), l'humanité est originellement et essentiellement destinée à la tâche d'aimer.

Notre finalité se conjugue de la sorte avec la prière du prêtre lors de la divine liturgie :

Ce qui est à toi, le tenant de toi, nous te l'offrons en tout et pour tout – nous te louons, nous te bénissons et nous te rendons grâce, ô Seigneur.

Alors, nous sommes à même d'embrasser tous les êtres et toutes les choses – non pas avec crainte ou convoitise, mais avec amour et joie. Alors, nous apprenons à nous soucier des plantes et des animaux, des arbres et des rivières, des montagnes et des mers, de tous les êtres humains et de tout l'environnement naturel. Alors, nous découvrons la jubilation – plutôt que d'infliger l'affliction – au sein de notre existence, au mitan de notre monde; et par suite, nous façonnons et promouvons des instruments de paix et de vie et non pas des

outils de violence et de mort. Alors, la création d'un côté et l'humanité de l'autre – celle qui englobe et celle qui est englobée – correspondent l'une à l'autre et coopèrent l'une avec l'autre, car elles cessent d'être en contradiction, en conflit ou en compétition. Alors, de même que l'humanité offre la création dans un acte de service et de sacrifice sacerdotal en la retournant à Dieu, de même la création s'offre elle-même en retour comme un don à l'humanité pour les générations futures. Alors, tout devient une forme d'échange, le fruit de l'abondance et un accomplissement de l'amour. Alors, tout assume sa disposition et sa destination originelles telles que Dieu les voulut dans l'instant même de la création.

Enseigner les jours
de la création : humains,
végétaux et animaux

La brève mais puissante affirmation que l'on trouve au premier chapitre de la Genèse s'accorde avec la compréhension que la théologie, la liturgie et la spiritualité orthodoxes se font de la majesté de la création.

Dieu dit : « Que la terre verdisse de verdure : des herbes portant semence et des arbres fruitiers donnant sur la terre selon leur espèce des fruits contenant leur semence » et il en fut ainsi [...]. Et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir et il y eut un matin : troisième jour [Gn 1, 11-13].

Nous connaissons tous l'essence nutritive et thérapeutique des plantes. Nous apprécions tous leurs bienfaits variés, féconds ou esthétiques :

Considérez les lis, comme ils ne filent ni ne tissent. Or, je vous le dis, Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'entre eux [Lc 12, 27].

Même les plus humbles et les plus anodines manifestations du monde créé par Dieu comprennent les éléments les plus fondamentaux de la vie et les aspects les plus précieux de la beauté naturelle.

Néanmoins, à cause du surpâturage et de la déforestation, nous tendons à perturber l'équilibre du monde végétal. Que ce soit par l'irrigation excessive ou par l'urbanisation sauvage, nous interrompons la magnifique épopée du monde naturel. Nos inclinations égoïstes nous ont conduits à ignorer les végétaux ou à minorer leur importance. Notre compréhension des plantes est incomplète et sélective. Notre approche, orientée vers la prédation est centrée sur le profit.

Pourtant, les plantes sont le cœur et la source de la vie. Elles nous permettent de respirer et de rêver. Elles sont au fondement de la vie spirituelle et culturelle. Que serait un monde sans végétation, sinon un monde dépourvu du sens de la beauté? En réalité, un tel monde est inconcevable, unimaginable. Il reviendrait à contredire la vie elle-même. Il équivaldrait à la mort. Il ne saurait être de monde qui précipite la pour-

suite d'un développement insoutenable sans critique et sans contrôle. Il ne saurait être de planète qui accélère tête baissée, yeux clos, sur la voie du réchauffement climatique. Il n'y a plus alors que friche et dévastation. Vouloir l'excuser ou le justifier revient à nier la réalité de la pollution de la terre de l'eau et de l'air.

Les végétaux sont également les plus sages des maîtres et les meilleurs des modèles. Car ils se tournent vers la lumière. Ils chérissent l'air pur. Leurs racines plongent dans les profondeurs alors que leur faite gagne les sommets. Ils se satisfont et se nourrissent de si peu. Ils transforment et décuplent ce qu'ils tirent de la nature, y compris ce qui semble perdu ou inutile. Ils s'adaptent spontanément et produisent abondamment – que ce soit pour la subsistance ou l'admiration des autres. Ils se plaisent dans le microcosme qui est le leur tout en contribuant simultanément au macrocosme qui les entoure.

Il est dit que Dieu, dans les derniers jours de la création, fit les animaux dans leur diversité et créa l'homme et la femme à son image et à sa ressemblance (Gn 1, 26). On omet souvent de

noter, cependant, que le sixième jour ne fut pas uniquement consacré à façonner Adam à partir de la terre. Ce fut en fait un jour commun, partagé avec la création de nombreux «êtres vivants, selon leur espèce: bestiaux, bestioles, bêtes sauvages selon leur espèce» (Gn 1, 24). Cette étroite relation entre l'humanité et le reste de la création, depuis le moment même de la genèse, représente assurément un rappel puissant et capital du lien intime que nous entretenons en tant qu'êtres humains avec le règne animal. S'il est indiscutablement quelque chose d'unique dans la création de l'homme à l'image de Dieu, ce qui nous unit dépasse-ee qui nous sépare avec les autres créatures ainsi qu'avec l'ensemble de l'univers créé. Telle est la leçon que nous avons réapprise ces dernières décennies – mais que nous avons eu à réapprendre de rude façon.

Cette leçon, il y a longtemps de cela, les saints de l'Église primitive la dispensaient déjà en Orient. Ils savaient qu'une personne au cœur pur était à même de ressentir notre lien au reste de la création, particulièrement avec le monde animal. C'est là une réalité dont attestent les

parallèles qui abondent dans les chrétientés occidentale et orientale, de François d'Assise s'adressant aux éléments de l'univers au Moyen Âge à Séraphin de Sarov nourrissant un ours dans les forêts du grand Nord aux Temps modernes, pour ne mentionner qu'eux. Ce lien n'est pas simplement émotionnel; il est profondément spirituel dans sa raison et dans son contenu. Il donne un sens de continuité et de communauté avec toute la création tout en octroyant du même mouvement une expression d'identité et de compassion – la reconnaissance que, selon les mots de saint Paul, «toutes choses furent créées en Christ et en Christ subsistent toutes choses» (Col 1, 15-17). C'est pourquoi Abba Isaac de Ninive peut écrire depuis les déserts de l'antique Syrie:

Qu'est-ce qu'un cœur compatissant? C'est un cœur qui brûle d'amour pour l'entière création: pour les êtres humains, pour les oiseaux, pour les bêtes, pour les démons – pour toutes les créatures de Dieu. Quand de tels gens se remémorent ou contemplent le créé, leurs yeux s'emplissent de pleurs. Une compassion débordante dilate leur cœur petit et faible et ils ne peuvent supporter

d'entendre ou de voir une quelconque souffrance, même infime, être infligée à quelque créature. Aussi ne cessent-ils de prier en larmes pour les animaux irrationnels, pour les ennemis de la Vérité, et même pour ceux qui leur font du mal, implorant que tous puissent être gardés et pardonnés par Dieu. Ils prient même pour les reptiles avec une si grande compassion qu'elle s'élève infiniment dans leur cœur jusqu'à ce qu'ils resplendissent à nouveau et rayonnent de gloire à l'instar de Dieu [Traité 48.]

Ainsi, l'amour que l'on porte à Dieu, aux êtres humains, et l'amour que l'on porte aux animaux ne peuvent être formellement séparés. Une hiérarchisation par ordonnancement des priorités est possible, mais non pas une discrimination par effet de comparaison. La vérité est que tous nous formons une famille – êtres humains et monde vivant confondus – et que nous tous regardons vers Dieu le créateur :

Tous cherchent auprès de toi afin que tu leur donnes [...]. Tu ouvres ta main, ils se rassasient. Tu caches ta face, ils s'épouvantent, tu retires leur souffle, ils expirent, à leur poussière ils retournent [Ps 104, 28-29].

Interpréter la notion de péché.

Si la terre est sacrée, notre relation avec l'environnement est mystique ou sacramentelle ; autrement dit, elle contient la semence et la trace de Dieu. À bien des égards, donc, le « péché d'Adam » tient précisément dans son refus de recevoir le monde comme don de la rencontre et de la communion avec Dieu et avec le reste de la création. L'Épître aux Romains de saint Paul souligne les conséquences de la chute, que « toute la création, du commencement jusqu'à ce jour, comme nous le savons, gémit en travail d'enfantement » (Rm 8, 22), mais aussi qu'elle « attend et aspire à la révélation des enfants de Dieu » (Rm 8, 19).

Trop longtemps néanmoins nous nous sommes concentrés, en tant qu'Églises et communautés religieuses, sur la notion de péché comme rupture dans les relations individuelles entre nous-mêmes ou entre l'humanité et Dieu. La crise environnementale à laquelle nous nous

confrontons nous rappelle les dimensions et les conséquences cosmiques du péché qui sont plus grandes que simplement sociales ou étroitement spirituelles. C'est ma conviction que chaque acte de pollution ou de destruction de l'environnement représente une offense à Dieu en tant que créateur.

Nous sommes, en tant qu'êtres humains, responsables de la création. Or, nous nous sommes comportés comme si nous en étions les possesseurs. La question de l'environnement ne relève, en soi, ni de l'éthique ni de la morale. C'est une question ontologique qui requiert une nouvelle manière d'exister ainsi qu'une nouvelle manière de subsister. Le repentir requiert précisément un changement radical d'attitude, une vision renouvelée et une perspective neuve. Le mot grec qui en est l'équivalent, *metanoia*, signifie une transformation intérieure qui implique inévitablement un changement général de conception du monde. Nous ne nous repentons pas simplement pour les actes qui nous font ressentir notre manquement dans notre relation à Dieu. Nous ne nous repentons pas simplement pour les actes qui nous font

éprouver notre culpabilité dans notre rapport aux autres. Nous nous repentons plutôt du biais avec lequel nous envisageons le monde et par lequel nous traitons invariablement et ne cessons en fait de maltraiter le monde autour de nous.

Voilà pourquoi guérir l'environnement meurtri est une question d'authenticité à l'égard de Dieu, de l'humanité et de l'ordre créé. Nous sommes appelés à étendre la conception traditionnelle du péché par-delà ses conséquences individuelles ou sociales, à la catastrophe écologique. Il y a plusieurs années de cela, à l'occasion d'une conférence, nous déclarions déjà :

Commettre un crime contre la nature est un péché. Pour ce qui est des êtres humains, réduire les espèces à l'extinction et détruire la biodiversité de la création de Dieu, dégrader l'intégrité de la terre en raison du changement climatique, dépouiller la terre de ses forêts naturelles et épuiser ses zones humides, contaminer l'eau, la terre, l'air et la vie de la planète, tous ces actes sont des péchés.

Au regard de quoi, la notion de péché doit être élargie afin d'inclure tous les êtres humains et l'entière nature créée. Les religions doivent devenir sensibles à la gravité et aux implications de ce type de péché si elles veulent encourager les valeurs pertinentes et inspirer les indispensables vertus que requiert la sauvegarde de la création de Dieu dans ses expressions humaines, animales, végétales et minérales. Lors des négociations internationales qui se déroulèrent à La Haye en 2000, nous avons fortement souligné la menace que représente le réchauffement global pour les fragiles écosystèmes de notre planète, mais aussi le besoin impératif et urgent de voir l'ensemble des religions marquer la nécessité d'une forme renouvelée de repentance dans notre attitude envers la nature.

66

Conséquences sociales, politiques et économiques

La théologie orthodoxe se saisit de ce questionnement à l'étape suivante, en ce qu'elle reconnaît la création dans sa part naturelle comme inséparable de l'identité et de la destinée de l'humanité, chaque action humaine laissant une empreinte durable sur le corps de la terre. Le comportement et les attitudes de l'homme envers le créé influencent et reflètent les attitudes et le comportement de l'homme envers les autres hommes. L'écologie est nécessairement liée, comme l'indiquent l'étymologie et la signification du mot, à l'économie – or, la globalisation économique que nous connaissons est tout simplement en train d'excéder la capacité de notre planète à la subir. L'enjeu n'en est pas notre seule aptitude à vivre de façon durable, mais notre survie elle-même. Les scientifiques estiment que ceux qui auront le plus à souffrir du réchauffement climatique dans les années à venir seront ceux qui peuvent

le moins se le permettre. Aussi le problème écologique de la pollution est-il intrinsèquement lié au problème social de la pauvreté. Et toute activité écologique est-elle ultimement jugée et jugée par son impact et son effet sur les autres, à commencer par les pauvres (Mt 25).

Comment, dès lors, le respect pour l'environnement naturel se traduit-il dans les postures et les actions contemporaines? La question de la pollution et de la dégradation de l'environnement ne peut être isolée dans le seul but de la comprendre ou de la résoudre. L'environnement est la maison qui entoure l'espèce humaine et comprend l'habitat humain. L'environnement ne peut donc être appréhendé ou assigné en soi, sans un lien direct avec la création unique qu'il englobe, à savoir l'humanité. Le souci de l'environnement implique aussi le souci des problèmes humains que sont la pauvreté, la soif et la faim. Ce lien est indiqué sans fioriture dans la parabole du jugement dernier quand le Seigneur dit: «J'avais faim et vous m'avez donné à manger, j'avais soif et vous m'avez donné à boire» (Mt 25, 35).

Le souci des problèmes écologiques ne peut donc être distinct du souci des problèmes de justice sociale et particulièrement de la faim dans le monde. Une Église qui néglige de prier pour l'environnement est une Église qui refuse d'offrir boissons et nourritures à l'humanité souffrante. Dans le même temps, une société qui ignore le mandat qu'elle a de prendre soin de tous les êtres humains est une société qui maltraite la création même de Dieu, y compris son environnement naturel. Ce qui équivaut à une sorte de blasphème.

Les termes écologie et économie partagent la même racine étymologique. Leur commun préfixe, éco, dérive du mot grec *oikos* qui signifie maison, habitation, résidence. Il est cependant indigent et ingrat que nous ayons restreint l'application de ce mot à nous-mêmes, comme si nous étions les seuls à habiter le monde. Le fait est qu'aucun système économique – quel que soit son degré d'avancement technique ou social – ne peut survivre à l'effondrement des systèmes environnementaux qui le fondent et l'étaient. Cette planète est certes notre maison, mais elle n'en est pas moins la

maison de tout un chacun, de toute créature animée, de toute forme de vie créée par Dieu. C'est une marque d'arrogance de penser que nous, êtres humains, serions les uniques habitants de ce monde. Par-là, c'est également une marque d'arrogance de laisser penser que la présente génération serait seule à devoir jamais habiter la terre.

La pauvreté, qui compte parmi les problèmes éthiques, sociaux et politiques les plus dramatiques, est par conséquent immédiatement et intrinsèquement liée à la crise écologique. Un agriculteur pauvre d'Asie, d'Afrique, mais aussi d'Amérique ou d'Europe se heurte quotidiennement à cette réalité. Pour lui et ses semblables, l'usage abusif des moyens technologiques ou l'éradication des arbres ne sont pas que nuisibles à l'environnement ou délétères pour la nature ; il y va plutôt d'une menace concrète, extrême pour la survie même de leurs familles. Des mots tels que « écologie », « déforestation », « surpêche » sont absents de leurs conversations et préoccupations ordinaires. Aussi le monde « développé » n'est-il pas en droit d'exiger des pauvres « en voie de développement » une

approche purement intellectuelle de la protection des rares paradis terrestres qui demeurent encore ; et ce, particulièrement à la lumière de l'inégalité qui veut que moins de 10 % de la population mondiale consomme plus de 90 % des ressources naturelles. Or, à la condition d'y avoir été éduqué, le monde « en développement » ne manquerait pas de se montrer mieux disposé et plus désireux de coopérer à la sauvegarde de la création que le monde « développé ».

Inhérent à la question de la pauvreté, le problème du chômage empoisonne l'ensemble des sociétés à travers le monde. C'est une évidence que ni les exhortations morales des guides religieux, ni les mesures dispersées des stratégies socio-économiques ou des décideurs politiques, ne peuvent suffire à enrayer cette tragédie grandissante. Le chômage nous met en demeure de réexaminer les priorités des sociétés d'abondance en Occident et dans l'hémisphère Nord, à commencer par le rouleau compresseur du développement qui est conçu dans les seuls termes positifs de performance économique. Nous en ressortons prisonniers du cycle tyran-

nique fabriqué par le besoin d'une croissance constante de la production et d'une augmentation permanente de la consommation. Toutefois, placer ces deux « nécessités » sur un pied d'égalité impose à la société un horizon implacable d'expansion et de perfection infinie, tout en réservant le pouvoir de le limiter à des oligarchies toujours plus rétrécies. Parallèlement, les besoins de consommation réels ou imaginaires s'amplifient continuellement et se propagent rapidement. C'est ainsi que l'économie prend une existence autonome, tourne au cercle vicieux, s'affranchit de tout critère d'utilité ou d'intérêt proprement humain. Il n'est, dès lors, d'autre impératif qu'un changement radical de paradigme dans les sphères politique et économique. Un paradigme privilégiant la valeur originelle et unique de la personne humaine. Un paradigme conférant enfin un visage humain aux notions d'emploi et de productivité.

Une nouvelle vision du monde

Nous avons maintes fois déclaré que la crise à laquelle se confronte notre monde n'est pas, en son essence, seulement écologique. Cette crise s'adresse à la façon dont nous pensons et imaginons le monde. Nous traitons notre planète de manière inhumaine et sacrilège précisément parce que nous échouons à la concevoir comme un don hérité d'en-haut. Or il est de notre devoir d'accueillir, de garder et de transmettre ce don aux générations futures. Il en résulte que, avant même de pouvoir résoudre efficacement les problèmes de notre environnement, nous devons changer notre perception du monde. À moins de quoi, nous traiterons des symptômes, et non pas des causes. Il nous faut une nouvelle vision du monde si nous désirons vraiment « une terre nouvelle » (Ap 21, 1).

Alors, faisons en sorte d'acquiescer un « esprit eucharistique » et un « éthos ascétique » en conservant à l'esprit que tout, dans la nature,

grand ou petit, a son importance « au sein de l'entier univers et pour la vie du monde » – car rien de ce qui existe n'est inutile ou indigne. Faisons en sorte de nous considérer comme responsables devant Dieu de tous les êtres vivants et pour la totalité de la création naturelle; de traiter tout et tous avec vraie bienveillance et soin extrême. C'est seulement ainsi que nous assurerons aux générations futures un environnement matériel où la vie sera salubre et sereine. Sinon, l'avidité insatiable de notre génération s'érigera en péché mortel et aboutira à la destruction et à l'anéantissement. Cette avidité, par-là même, mènera à la spoliation de la génération immédiate de nos enfants, malgré notre désir et notre prétention à leur léguer un avenir meilleur. En fin de compte, c'est pour nos enfants que nous devons comprendre en quoi chacune de nos actions dans le monde a un effet direct sur le futur de l'environnement.

Telle est la source de notre optimisme. Comme nous l'avons déclaré il y a quelques années, à Venise, le 10 juin 2002, avec le regretté pontife de l'Église catholique romaine, le pape Jean Paul II :

Il n'est pas trop tard. L'univers voulu par Dieu dispose d'incroyables pouvoirs de guérison. En une seule génération, nous pourrions réorienter la terre au bénéfice de l'avenir de nos enfants. Que la présente génération s'attelle à cette tâche dès maintenant, avec l'aide et la bénédiction de Dieu.

Le même sentiment anima une communication similaire et conjointe avec le pape Benoît XVI, désormais émérite, lors de sa visite officielle au patriarcat œcuménique, le 30 novembre 2006 :

Face aux grandes menaces qui pèsent sur l'environnement, nous voulons exprimer notre souci quant aux conséquences négatives, pour l'humanité et pour l'entière création, qui peuvent résulter d'un progrès économique et technologique qui n'admet pas de limites. En tant que chefs religieux, nous considérons comme un de nos devoirs d'encourager et de soutenir tous les efforts faits pour sauvegarder la création de Dieu, et pour léguer aux générations futures un monde dans lequel elles pourront vivre.

Ce même souci habite le dialogue que nous menons, depuis, avec le pape François : lors de

la visite que nous fîmes à Rome lors de son intronisation le 19 mars 2013; lors de notre rencontre à Jérusalem le 25 mai 2014, en souvenir du baiser de paix échangé sur les Lieux-Saints par nos prédécesseurs d'heureuse mémoire, le patriarche Athénagoras et le pape Paul VI; lors de notre invocation commune pour la paix au Proche-Orient, place Saint-Pierre le 9 juin 2014; lors de la visite qu'il nous rendit en notre palais patriarcal du Phanar, à Istanbul, les 29 et 30 novembre 2014. Dialogue dont, *Loué sois-tu*, l'encyclique du pape François publiée au printemps 2015, dit tout le caractère vivant et fraternel quant à notre unité de pensée et d'action en vue de « sauvegarder la maison commune ».

L'environnement naturel – l'air, l'eau, la terre – est le bien non seulement de la présente génération, mais également des générations futures. Nous devons sincèrement admettre que l'humanité mérite mieux que le spectacle qui s'étale sous nos yeux. Nous et, bien plus encore, nos enfants, nos descendants avons droit à un monde meilleur, plus clément et plus clairvoyant. Un monde libre de la corrup-

tion, de la violence et du sang, un monde généreux et bienveillant.

Pour ce qui est de notre avenir, il n'est que l'amour gratuit, désintéressé et sacrificiel, qui nous montre la voie.

Table des matières

En lisant le livre de la nature	7
La théologie orthodoxe et l'environnement	15
Des êtres eucharistiques et ascétiques	23
Enseigner les jours de la création : humains, végétaux et animaux	33
Interpréter la notion de péché	41
Conséquences sociales politiques et économiques	47
Une nouvelle vision du monde	55